

Notes de lectures de Georges Leroy

Avril 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

Vivre en société au Moyen Âge



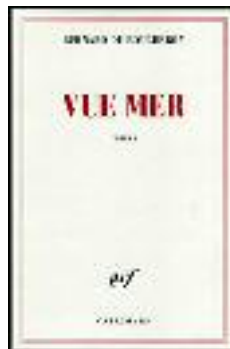
Ss dir Claude Carozzi

Presses Universitaires de Provence,
318 p., 27 €

De nombreux ouvrages ont traité de la société ou des sociétés du Moyen Âge, mais ce sont le plus souvent les structures sociales ou encore les institutions dans leurs rapports avec la société, qui ont retenu l'attention. Choisir pour thème de réflexion « vivre en société » nécessite d'abord de s'interroger sur cette expression pour en examiner toutes les implications et pour envisager la façon de les rapporter à l'ensemble de la période médiévale. D'où la nécessité de revenir sur le sens des mots et d'abord sur celui de « société », dans le cadre de l'occident chrétien. Parallèlement, dire que l'on vit en société implique que l'on puisse vivre en dehors, par volonté ou par contrainte: la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion est donc au centre de la réflexion sur toute forme

de société conçue comme l'union des semblables. Les quinze études présentées ici sont le reflet d'un travail collectif qui a rassemblé des historiens médiévistes connus et un certain nombre de leurs élèves, nouveaux médiévistes.

Vue mer



Bertrand du Boucheron

Gallimard, 230 p., 17,50 €

L'action débute à Cala Porcxs, misérable bourgade de pêcheurs de Catalogne, entourée de montagnes presque infranchissables, dans un passé indéterminé. Sur cette société misérable, régie par des règles archaïques, règne sans partage la confrérie des Prohommes. Dans ce cloaque s'épanouit, fleur poussée sur du fumier, la jeune Almira, convoitée par tous les hommes et qui ne cède à aucun. Jusqu'au jour où Cala Porcxs est attaquée par des pirates, qui s'emparent des maigres biens des pêcheurs et de la belle Almira. Le dra-

me se noue alors entre Onofrio, le chef des Prohommes, prêt à tout pour récupérer Almira, et un mystérieux navigateur vêtu de blanc. Drame qui aboutira à la mort d'Almira, au massacre des Calaporcins et à l'exode des survivants. Arrivés au sommet du col, ils découvrent alors un monde aussi effroyable et désespérant que celui qu'ils avaient cru fuir...

Bien plus tard, alors qu'un cargo chargé d'essence d'origine douteuse fait route vers ce qu'est devenu Calaporcxs, on découvre que le lieu n'a changé qu'en apparence. Devenu station touristique, l'endroit reste un enfer où les touristes naïfs engraisent des agents immobiliers sans scrupule, en achetant au prix fort des logements minables dans des barres de béton séparées de la plage de galets par une voie rapide... C'est là qu'une nouvelle tragédie va se jouer – ou que la même va se rejouer? – entre une jeune Almira, son mari, le brutal Onofrio, et un étranger vêtu de blanc. Un drame passionnel qui, cette fois, pourrait bien déboucher sur une véritable apocalypse.

Comme dans ses précédents ouvrages, l'auteur a le talent du conteur et celui de la description des odeurs et des faits. Il sait magnifiquement plonger le lecteur dans une ambiance toute particulière où s'affronte l'animal social que nous sommes.

Les secrets du Vatican



★★★★☆

Bernard Lecomte

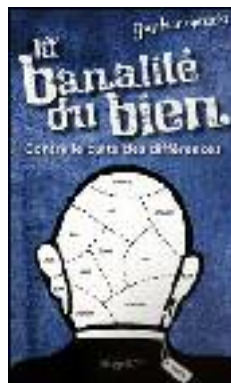
Perrin, 380 p., 19 €

Le siège de l'Église catholique est un cas unique au monde: plus il cultive le secret, plus il attire la curiosité, les légendes et les rumeurs. Héritier de vingt siècles d'une histoire tourmentée, le Vatican nourrit naturellement tous les fantasmes sur les « secrets » qu'il pourrait receler. Mais sans aller jusque-là, bien des pages écrites par l'Église catholique au cours du XXe siècle méritent d'être relues aujourd'hui, avec un éclairage nouveau. C'est le travail auquel s'est livré l'auteur, journaliste et écrivain.

Au terme de deux ans d'enquête dans les couloirs du Vatican, notamment auprès d'éminences qui ont bien voulu – sous le sceau du secret évidemment – lui livrer une mine d'informations et d'anecdotes, l'auteur expose et dévoile quelques-uns des mystères du Vatican, depuis l'apparition du communisme (1917) jusqu'à l'élection du pape actuel, Benoît XVI. Dans ce livre, on croise des émissaires qui intriguent chez Staline ou Franco comme au fin fond de la Suisse; on y parle de morts insolites, de négociations diplomatiques sous le manteau, de rapports de force aussi bien dans l'Église qu'avec le IIIe Rêche ou l'URSS – et l'on vérifiera que la fameuse formule de Staline « Le pape, combien de divisions ? » était une belle sottise tant le Vatican sait utiliser d'autres armes et des plus

secrètes. L'auteur lève des voiles sur dix-sept des dossiers « brûlants ». Plus un livre d'histoire que d'espionnage.

La banalité du bien



★★★★☆

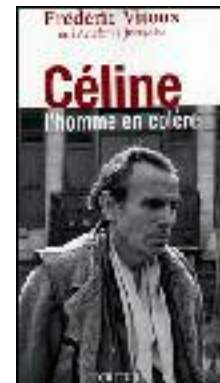
Guy Konopnicki

Hugo et Cie, 170 p., 15 €

La notion de bien commun est-elle vouée à disparaître dans un bazar mondialisé des identités ethniques et religieuses? Détournant avec ironie et provocation l'expression de « banalité du mal », utilisée en 1963 par Hannah Arendt, cet essai décisif et percutant oppose l'espace « banal », celui du bien commun, aux particularismes pressés d'en finir avec la laïcité républicaine. À l'origine de ce coup de gueule: l'instrumentalisation politique de la Shoah, l'intrusion du religieux dans l'espace public et la liquidation de la laïcité au nom du respect des différences. Fustigeant toute forme d'incrimination – y compris positive – Guy Konopnicki refuse les « signes distinctifs » que l'on cherche à nous faire porter et qui stigmatisent toutes les catégories de Français. L'auteur s'attaque au culte des différences et au principe de la diversité au détriment de la citoyenneté et en montre les dangers pour la République. La prétendue (et nouvelle) diversité s'oppose au principe (républicain) d'égalité, qui ne connaît que des individus libres formant ensemble le peuple souverain. Le culte des différences n'est que le masque des différents cultes qui entendent imposer le « respect » à la France. Après des siècles de lutte, la République aban-

donne son territoire à l'obscurantisme. Ancien fondateur de Sos Racisme et actuellement journaliste à Marianne, l'auteur s'attaque à une gauche qu'il juge responsable de ce recul et de ces multiples concessions aux principes républicains et à la spécificité de la France. Dommage qu'il ait lui-même participé activement dans les années 80 au dynamitage de ce qu'il entend défendre aujourd'hui.

Céline, l'homme en colère



★★★★☆

Frédéric Vitoux

Écriture, 308 p., 20 €

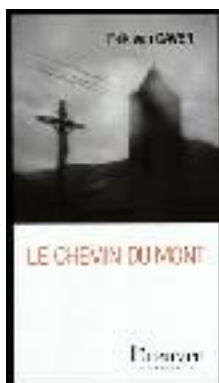
« Chaque écrivain, chaque intellectuel, chaque maître à penser veut désormais se mesurer à l'auteur du Voyage au bout de la nuit, le jauger, le juger, l'accabler ou le louer » estime l'académicien Frédéric Vitoux, qui fut l'un des premiers à se risquer à cet exercice. Dès 1968, il entreprend une thèse à son sujet. Suivront de nombreux autres ouvrages, car il a continué à s'intéresser à Céline (La Vie de Céline, Grasset, 1988) et à ses proches (Bébert, le chat de Céline, Grasset, 1976).

Ici il pose aujourd'hui la question: « Céline serait-il l'auteur le plus notoirement méconnu de la littérature moderne ? » Écrivain maudit? Il était célèbre dès la publication de Voyage, en 1932. Écrivain controversé? Sa gloire n'a cessé de croître depuis sa mort, au point qu'il est aujourd'hui l'un des Français les plus traduits dans le monde. Écrivain ordurier? Son style ajouré, éclaté comme de la dentelle, en fait aussi l'un des plus

précieux de notre littérature. Écrivain consacré? Son œuvre, à l'exception de ses deux premiers romans, reste largement ignorée. Les paradoxes céliniens sont par exemple d'être un écrivain présent et absent; un écrivain d'avant-garde tourné vers le passé ou encore un écrivain vivant happé par l'Université.

Aborder sans jargon les singularités de l'écriture célinienne. Raconter les principales étapes de sa vie. Évoker sans complaisance aucune le signataire de pamphlets antisémites d'une violence et d'une outrance telles qu'elles indignèrent ou décontenancèrent ses détracteurs comme ses amis: tel est le triple défi relevé avec succès par ce livre. Étude objective et dépassionnée, ce livre est complété de témoignages et d'une bibliographie.

Le chemin du Mont



★★★★☆

Falk van Gaver

L'œuvre, 190 p., 16 €

Depuis quelques années déjà, la mode est à la marche à pied. On redécouvre les pèlerinages. On tente un exploit à l'autre bout du monde. Falk van Gaver lui a traversé la France à pied. Il a parcouru les 1300 kilomètres reliant le monastère de Lérins, sur l'île Saint-Honorat près de Cannes, au Mont-Saint-Michel, sans un sou en poche, mendiant le gîte et le couvert. De cette aventure est sorti un récit de voyage fort intéressant. La vision de ce jeune écrivain est claire: il fait un pèlerinage. Peu lui importe qu'on lui claque parfois la

porte au nez, il retrouve, par cette longue marche en plein hiver, la liberté dans la pauvreté des « fous de Dieu ». L'auteur ne cherche pas à se mettre en scène. Mais il dévoile le visage d'une France simple et généreuse, celle des petites gens et des villages perdus. En s'enfonçant dans le pays, le marcheur découvre les richesses d'une spiritualité que l'on croyait disparue, comme s'il réempruntait un chemin depuis trop longtemps oublié. Au fil des pages on découvre un autre visage de la France.

Chroniques



★★★★☆

Guy de Maupassant

Livre de poche, 1760 p., 28 €

Quel écrivain n'a pas eu des débuts difficiles? C'est le besoin d'argent qui, très tôt, pousse le jeune Maupassant, alors employé de ministère, à donner des articles de critique littéraire. Mais il rechigne un peu à se lier à un journal comme à se livrer à une écriture trop hâtive: « Jamais mon nom au bas d'une chronique écrite en moins de deux heures ». Et cependant, après la publication de Boule de suif au printemps de 1880 – il a trente ans tout juste –, sa réputation de conteur change la donne. C'est une rémunération d'écrivain reconnu qu'on lui offre et, l'année suivante, une soixantaine de chroniques paraissent dans Le Gaulois. D'autres journaux accueilleront aussi sa signature jusqu'à ce que, en 1887, il décide de pleinement se consacrer à ses derniers livres. Mais il aura écrit près de deux cent cinquante chroniques,

dont le présent volume offre une anthologie ordonnée selon quatre grands thèmes: société et politique, mœurs du jour, flâneries et voyages, lettres et arts. Ainsi se dessine un témoignage capital sur son époque, mais ainsi se construit aussi une part de son œuvre qu'on ne saurait négliger. Dans les journaux, les chroniques alternent avec les contes ou les nouvelles, et des parentés de structure ou de thèmes ne manquent pas d'apparaître au point que l'on hésite à faire de tel texte une nouvelle plutôt qu'une chronique. Assurément, l'unité est ici celle d'un monde et d'une époque. Mais c'est aussi bien celle que leur imposent le regard et la plume d'un homme qui a pu se dire « acteur et spectateur de lui-même et des autres ».

Confiteor



★★★★☆

Michel de Jaeghere

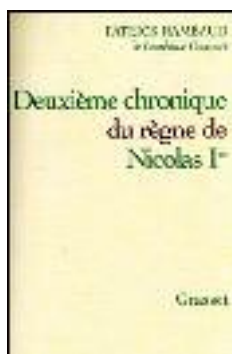
Renaissance catholique, 280 p., 18 €

Mgr Verdière, un vieil évêque, fondateur de la Fraternité du Christ-Rédempteur, opposé aux innovations conciliaires et sentant sa mort prochaine, hésite à accepter les propositions de « paix de l'Église » que lui fait le cardinal Hoffbauer, préfet du Saint-Office, au nom du pape. La pierre d'achoppement s'avère rapidement être la consécration de nouveaux évêques par Mgr Verdière. Cette pièce de théâtre est le dialogue entre les deux hommes d'Église.

Avec une grande connaissance des arcanes et des mœurs de la curie

romaine, l'auteur livre un passionnant huis clos, mettant aux prises deux personnalités qui, chacune à leur manière, cherchent à servir l'Église du Christ. Et dans l'ombre, le cardinal camerlingue guette; les évêques français s'agitent comme à leur habitude... Quand la fiction théâtrale rejoint la réalité historique. Un très bon livre. À quand la mise en scène?

Deuxième chronique du règne de Nicolas Ier



★★★★☆

Patrick Rambaud

Grasset, 180 p., 13,5 €

Notre Précieux Souverain a-t-il changé? C'est ce qu'affirment les gazettes, épuisées ou adoucies par un début de règne fort en gueule. Le sacre paraît loin, et son cortège de festivités, de yachts luxueux, de résidences très surveillées. L'impératrice Cécilia a refait sa vie. Certains courtisans ont été relégués dans des ailes lointaines de la République, bannis à Los Angeles ou dans le 92. Efficacité, tempérance, froideur, et même sagesse, tels seraient les nouveaux habits de Nicolas Ier. Le Prince Merveilleux n'est plus le même. Il a épousé Carlita, une comtesse italienne très en vue, qui semble avoir une grande influence. Mais l'auteur, chroniqueur ironique, ne s'en laisse pas compter. La légende officielle, les tableaux dorés, les communications princières ne sont pas pour lui. Il a donc choisi de continuer sa cruelle et désopilante chronique, dressant ainsi le véritable tableau du règne...

Deuxième chronique, et second pamphlet habillé d'un pourpoint de velours pour Patrick Rambaud, spectateur assidu des élucubrations présidentielles et des remous de la nation. Si le chroniqueur a bien trouvé un filon, il reprend également le flambeau des écrivains contestataires, en imitant beaucoup, mais en raillant avec une vacherie dont on lui sait gré. Le verbe est toujours aussi haut, habile et sciemment ampoulé, pour mieux dénicher les travers et les débâler sur la place publique. On revient entre autre sur la visite grotesque et controversée de Muammar al-Kadhafi, l'arrivée de Carla Bruni dans la vie du souverain, son voyage en Chine ou ses velléités européennes, avant que ne pointe la crise financière. Par son écriture Grand Siècle, ses traits de plume dépassent la moquerie du chansonnier et s'ouvrent à la véritable composition littéraire où l'anecdote a remplacé l'Histoire. Une thérapie par le rire et poursuivons notre vie indifféremment à toute cette écume...

Georges Bernanos Sous le soleil de Satan



★★★★☆

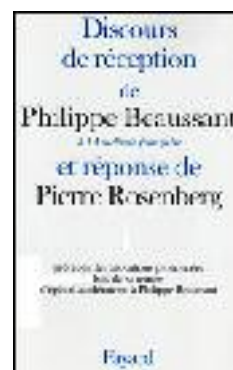
**Roman 20-50, hors-série n°4,
Yves Baudelle et Paul Renard,**

Presses universitaires Septentrion,
148 p., 15,00 €

Ce hors-série a été spécialement élaboré à l'intention des candidats aux trois agrégations de lettres. En effet Sous le soleil de Satan, le roman qui rendit célèbre Bernanos en 1926, ayant été inscrit au programme du

concours 2009. Le sommaire de ce numéro spécial a été conçu pour couvrir l'ensemble des questions attendues: situation historique et littéraire, structure, décor, personnages principaux, techniques narratives et allusions bibliques. L'ensemble est complété d'une bibliographie à l'usage des étudiants, pour qui ce numéro devrait se révéler indispensable. Mais tout amateur de Bernanos y fera également son miel.

Discours de réceptions à l'Académie française



★★★★☆

Philippe Beaussant

Fayard, 100 p., 12 €

Philippe Beaussant a été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Jean François Deniau. Ce musicologue (Lully) et écrivain (roman) a donc prononcé son discours de réception à cette même institution. Fayard vient de publier ce très beau texte. L'impétrant a reçu le Prix de la langue française pour l'ensemble de son œuvre. Jean François Deniau fait remarquer dans Ce que je crois combien les mots les plus forts de notre langue, ceux qui sont le plus chargés de réflexion morale, jésuitique, janséniste, philosophique comme on disait au XVIII^e siècle, peuvent devenir triviaux et terre à terre dès qu'on les met au pluriel. Par exemple, le Bien, avec un "B" majuscule, qu'il est médiocre lorsqu'il est devenu les biens, sans majuscule et avec un "s", et que Balzac peut en faire le sujet d'un de ses romans, avec des notaires et des ta-

bellions... La Valeur, celle qui n'attend pas le nombre des années, qu'elle est devenue triviale lorsque, au pluriel, elle est cotée en Bourse...

Alors, l'honneur? Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs (Cornille). L'écrivain fait donc bien attention de ne pas confondre l'Honneur et les honneurs qui l'accompagnent comme des pages ou des gardes faisant sonner leurs tambours, de s'y contempler lui-même comme dans un miroir déformant, bien sûr! Il en est de même pour la tradition. Encore un mot qui n'est plus très à la mode, à moins d'être au pluriel et de fasciner les ethnologues, tous disciples de Claude Lévi-Strauss. Un régal de lecture, de culture et de français. Depuis Jean Dutourd, on sait que l'habit vert sied très bien à la pipe, et vice versa.

Enfantillages



★★★★☆

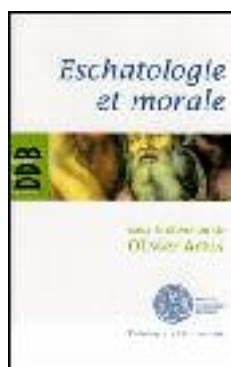
Jacques Perret

Le Dilettante, 280 p., 18 €

Il existe deux Jacques Perret. Le premier Jacques est latiniste sorbonicole et inventeur du mot ordinateur. Mais il y a aussi l'autre Jacques (1901-1992), écrivain, auquel le Dilettante prête ces quelques « enfantillages » hirsutes et hautement rafraîchissants. Le petit Jacques a du mal à s'asseoir et n'a guère le goût du cadre et le sens de l'alignement. À peine s'habitue-t-on à son falzar bouffant de tirailleur algérien qu'il faut apprécier ses godillots de chercheur d'or; tout juste s'est-on fait aux semelles de crêpe du reporter tout-terrain (Suède,

Honduras, Liban, etc) qu'il faut subir sa capote de prisonnier de guerre et son moment maquisard. Il aimait le vin de pays et l'indien guyanais, le bateau très à voile et l'Algérie bien française. Il est donc normal que cet inguérissable grand môme monarchiste soit pris à gaminer un peu. Ouvrent le bal « Les Mystères de la chambre rouge », une apologie douillette et épiquement rêveuse du département de l'Ain où siégeait la maison de famille recelant ladite chambre. À ce paradis succède en fanfare un mince traité de vélologie et protocole d'anatomie bicyclétique. La bête à deux roues est saisie en plein vol et scrutée de la naissance à la mort. Vient l'instant légendaire avec un « pique-nique » familial qui voit le jeune Émile Cuisset, de la race des dénicheurs de nids et des dégommeurs de vitres, assigné à résidence pour trouble pétaradant de la messe dominicale. Il rentrera en grâce en rapatriant le clan familial entier assailli par la foudre et harcelé par un sanglier à bord d'une voiture de parade. S'ajoutent à cela une plongée dans les profondeurs odorantes du cartable scolaire et les abysses de l'encrier d'émail blanc, une leçon de calcul enchantée et les mésaventures d'une tirelire-grenouille. Dring et déjà la fin de récré!

Eschatologie et morale



★★★★☆

Ss dir Olivier Artus

DDB, 300 p., 22 €

Il est classique de faire le constat d'une différence, sinon d'une diver-

gence, dans le rapport à l'Écriture, entre théologie morale et exégèse biblique. Alors que la perspective de l'exégète consiste à restituer le mouvement même de l'Écriture, selon une approche historique et critique, ou selon une approche canonique et théologique, la perspective du moraliste semble davantage mettre l'accent sur une articulation de l'Écriture avec d'autres sources possibles de la morale. Comment « fonder » une Théologie morale sur l'Écriture Sainte, et comment honorer, en Théologie morale, les résultats d'une analyse proprement exégétique des textes bibliques? Cet ouvrage, qui reprend les actes d'un colloque tenu à l'Institut catholique de Paris, aborde cette question par le biais de l'eschatologie, pour envisager tout à la fois les questions de la spécificité de la révélation biblique dans la culture où elle prend corps, de son articulation avec les cultures et les sagesse humaines, et enfin de sa fonction spécifique dans l'élaboration par les communautés chrétiennes d'une réflexion morale contemporaine.

L'esprit de la communication



★★★★☆

Abbé Houard

Ed. Amis de l'Ircm, 110 p., 12 €

Si pour chacun, vivre c'est communiquer, c'est que la vie compose quand la mort décompose. Communiquer répond à un besoin qui est comme un secret appel de la nature, mais aussi, et surtout peut être des entreprises ou des organisations qui

cherchent à rassembler des Hommes autour d'un projet commun.

Avec son sens inné de la formule, l'abbé Hyacinthe-Marie Houard livre ici de nouvelles réflexions sur la définition et l'utilisation de la communication dans le monde d'aujourd'hui. Ses réflexions, issues de son expérience de fondateur de l'IRCOM et de l'Institut Albert le Grand, possèdent en réalité l'avantage de rappeler les vérités immuables appliquées à l'« art de communiquer ». Cet essai tente de répondre à deux questions qui se posent à tous les professionnels: qu'est ce que la communication et pourquoi communiquer?

L'auteur qui entraîne son lecteur à revenir aux causes fondamentales de cet appel à la communication, cherche aussi à lui donner toute sa dimension. Les différents chapitres rapportent donc la définition et les applications de la communication. L'auteur précise la définition. Opposant la conception « idéologique » d'une entreprise ou de tout groupe humain vus comme une « machine » avec ses rouages et ses organigrammes, il relève chez Teilhard une "loi de la complexité croissante" selon laquelle à partir d'un certain niveau de relations entre des éléments divers, surgit une unité d'ordre supérieur. Ce n'est pas l'homogénéité qui compte, elle conduirait à l'uniformité, car dit Maritain, "il faut distinguer pour unir". Le rôle de la communication est de relier les différentes activités d'une entreprise. Alors chacun pourra prendre conscience de son appartenance à un ensemble cohérent et du rôle spécifique qui est le sien. Ainsi, la communication jouerait-elle dans l'entreprise ou le groupe, le rôle de l'information génétique qu'elle joue dans l'organisme vivant.

Si la communication permet à chacun de savoir ce qu'il dit quand il dit "moi", elle permet aussi au groupe de savoir ce qu'il dit quand il dit "nous". Ainsi, poursuit l'abbé, doit-il en être de toute communication: « un échange d'éléments précisément sé-

lectionnés pour répondre aux aspirations de tous. La communication est le réseau des échanges qu'hommes et femmes tissent entre eux pour réaliser chacun la perfection de son être et ensemble l'âme d'une communauté ». Plus que des recettes, ce livre propose des raisons d'agir et l'énergie pour entreprendre.

Est-ce ainsi que les femmes meurent ?



★★★★☆

Didier Decoin

Grasset, 228 p., 17,90 €

D'après le rapport des flics, ils étaient trente-huit. Trente-huit témoins, hommes et femmes, à assister pendant plus d'une demi-heure au martyre de Kitty Genovese. Bien au chaud derrière leurs fenêtres. Certains entortillés dans une couverture, d'autres qui avaient pris le temps d'enfiler une robe de chambre. Aucun n'a tenté quoi que ce soit pour porter secours à la pauvre petite. L'auteur s'est inspiré de ce fait divers, qui fit d'abord l'objet d'un entrefilet, « une habitante du quartier meurt poignardée devant chez elle », avant de passer à la Une de tous les journaux, une fois que la lâcheté des témoins devint le vrai sujet d'enquête pour la presse. New York, une nuit de mars 1964 dans le Queens, une ville encore insalubre et dangereuse, un trottoir mal éclairé, et c'est aussitôt pour l'auteur de John L'Enfer le prétexte à un saisissant roman où sous un tapis de neige, nous découvrons les atrocités que commit un tueur en série. Se détachent en personnages de chair la

coquette Kitty, poignardée à 28 ans, le tueur Winston Moseley, monstre froid, les journalistes en filature, les habitants planqués derrière leurs fenêtres ouvertes sur le crime. Qui est le plus coupable? Le criminel? Ou l'indifférent qui entend la plainte de la victime sans réagir.

Sans prétendre apporter de révélations, sans même se glisser dans la peau du juge ou de l'avocat, l'écrivain met en vis-à-vis ces deux faces de la nature humaine. Il le fait par le biais d'un personnage imaginaire, Nathan Koschel, quinquagénaire pacifique et fou de pêche, qui n'était pas là le soir du drame. Cette voix, calme et profondément humaine, est celle du citoyen ordinaire. Celui qui cherche à comprendre, à décrypter le mystère, comme le fait le romancier lui-même. Et c'est l'une des forces de ce livre: non seulement donner souffle à des victimes disparues depuis longtemps, mais tenter, par la fiction, de percer le secret de leur mort inutile.

Le fou de Dieu



★★★★☆

Christian Ganachaud

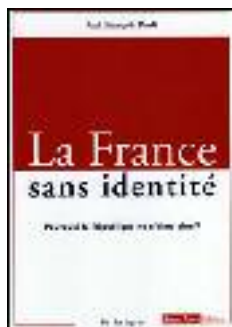
L'œuvre, 200 p., 18 €

Le talent de l'auteur frappe à chaque page comme on frappe à la porte du père. Il se livre pour la première fois sans fard, non pas pour s'exhiber, mais pour dire sa quête. Ce faisant, il agit en romancier et en poète moderne. Il utilise son état psychique inquiétant pour en faire un objet littéraire. Se plaçant ainsi sous le patronage illustre de Jehan Rictus

ou d'Antonin Artaud, il sort à nouveau des sentiers battus, mais cette fois, sans se cacher derrière les frères Ganache, personnages emblématiques de ses romans précédents.

La réalité et le délire se mêlent avec une grâce étonnante dans cette étrange fiction, sans que l'on sache vraiment quand l'un prend la place de l'autre. Les gens connus et les anonymes défilent devant nous. L'intimité affleure par moments. Les visions sont souvent physiques et les réalités irréelles. Jamais la folie n'a été décrite avec autant de lucidité. L'auteur aime le Christ, comme on aime un grand frère. C'est un fol en Christ. Il attend le second avènement du Christ glorieux. La parousie est sa grande affaire. C'est même son obsession (le mot vient du grec parousia, présence). Il Le voit déjà partout: sur le périphérique, passant sur une mobylette. Alors qu'il est en plein désarroi et qu'il ne reconnaît plus les rues, il erre dans Paris à la recherche de Dieu. Un jour, il voit le Christ assis en face de lui.

La France sans identité



★★★★☆

Paul François Paoli

Autres temps éditions, 166 p., 16 €

Qu'est-ce qu'être Français? La question sent la Belle Époque et les débats du début de la II^e république. Et de nos jours, comment peut-on être français? Il ne sert à rien de créer un ministère de l'Identité nationale, si nous ne sommes plus capables de réfléchir à cette question. Dans cet essai, l'auteur affirme que les Français ont moins besoin d'un discours sur la

démocratie et les droits de l'homme que de retrouver le goût d'une culture et d'une langue qui font de la France une entité particulière. N'est ce pas ce droit à la singularité qui est aujourd'hui occulté dans un monde qui semble voué à une uniformité massive? Promouvoir des valeurs pour l'humanité, comme l'a fait la Révolution française, ne signifie pas se confondre avec le reste du monde. À l'heure où la prétention occidentale à représenter l'Universel est mise à mal par des puissances montantes, comme la Chine ou l'Inde, il est urgent de redéfinir et redynamiser notre rôle de Fille aînée de l'Église.

Guillaume de Digulleville



★★★★☆

Collectif

*Presses universitaires de Rennes,
490 p., 24 €*

Après un succès continu jusqu'au XVI^e siècle puis un oubli et un déniement dans le sillage d'autres textes allégoriques et religieux, l'œuvre de l'écrivain normand Guillaume de Digulleville suscite depuis quelques années de nombreux travaux. Ce volume étudie les Pèlerinages de Guillaume de Digulleville, moine du XIII^e siècle à l'abbaye de Châalis et auteur majeur dans la production allégorique narrative du Moyen Âge. Point de contact de différentes traditions, son œuvre est un projet de vulgarisation qui s'efforce d'articuler religieux et profane, monastique et laïque, latin et français, didactique et autobiographique.

L'histoire de la réception des Pèlerinages de Guillaume de Digulleville

vient curieusement contrer les tentatives de l'auteur pour affirmer son identité et celle de son texte. Si on l'en croit, son manuscrit du Pèlerinage de vie humaine lui a été volé, l'obligeant à une deuxième rédaction. Ensuite, c'est la première rédaction, reniée pour son imperfection, et non la seconde qui s'est largement diffusée. Quant aux critiques modernes, ils ont transformé son nom, lui infligeant une nouvelle mutilation après celle que Détraction et Envie avaient fait subir à la monture de Guillaume, le cheval de Renommée. Le succès de la trilogie perdure cependant jusqu'au XVI^e siècle, comme en témoignent les traductions-adaptations en allemand, néerlandais, anglais, castillan, mais Digulleville sombre lentement dans l'oubli. À la fin du XIX^e siècle, J.-J. Stürzinger en donne une édition critique, mais, nouvelle malchance, elle n'est tirée qu'à quelques dizaines d'exemplaires et reste aujourd'hui difficilement accessible.

Pourtant, après des études pionnières parmi lesquelles le travail fondamental d'E Faral, nombreux sont, ces dernières années, les chercheurs venus des disciplines les plus diverses qui se sont intéressés à ces textes: littéraires, historiens, historiens de l'art, linguistes, théologiens... Leurs travaux attirent de nouveau l'attention sur l'écrivain normand, pour sa représentation de l'au-delà et son traitement de la question du salut, son esthétique allégorique, sa langue, sa versification ou l'histoire et l'iconographie des manuscrits et imprimés de la trilogie. Ce colloque de Cerizy (en 2006) a fédéré des approches plurielles mais souvent éparées et a donné l'occasion à ceux qui s'intéressent à cette œuvre touffue, et non dénuée de qualités littéraires et d'humour, de se rencontrer et de partager leurs approches et leurs découvertes. Il vise aussi à dresser un bilan des travaux réalisés et à en susciter si possible de nouveaux